N° 141.

DE L'UTILITÉ DU COURAGE

ET DE LA RÉACTION MORALE

DANS LES MALADIES;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 24 juin 1819, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR F. VOISIN, du Mans,

Département de la Sarthe;

Ex-Médecin des hospices et hôpitaux civils de Paris; Bachelier ès-lettres.

Durum, sed levius fit patientiâ
Quidquid corrigere est nefas.
HORACE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1819.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER, *Examinateur.*
M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN, *Examinateur.*
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU, *Président.*
M. ROYER-COLLARD, *Examinateur.*
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE

DE MON PÈRE.

En veillant sur mon enfance il me rendit heureux.

A

LA MEILLEURE DES MÈRES.

Recevez ce tribut que je dois à la tendre sollicitude avec laquelle vous n'avez cessé de veiller à mon éducation. Mon bonheur ne sera parfait qu'autant que je pourrai contribuer au vôtre, en vous donnant constamment des preuves de mon profond respect et de mon attachement.

F. VOISIN.

A

MONSIEUR ALIBERT,

Premier Médecin ordinaire du Roi, et Chevalier de ses ordres ; Médecin en chef de l'hospice Saint-Louis, de la Maison royale de Saint-Denis ; Chevalier de l'Ordre royal de la Légion-d'Honneur, et de celui de Saint-Valdimir ; Membre de la société de la Faculté de médecine de Paris, et de plusieurs autres ci étés savantes.

Au savant, dont les ouvrages et les leçons publiques propagent l'instruction dans le royaume, et dont l'estime me flatte autant qu'elle m'honore.

A

MONSIEUR JÉLIN,

Docteur-Medecin et Professeur d'accouchemens à l'hospice de la Maternité du Mans ; Membre de la société libre des arts de la même ville.

C'est de vous, Monsieur, que j'ai reçu les premières leçons de l'art de guérir. Les circonstances qui m'ont éloigné de vous n'ont pu me faire perdre le souvenir de vos bontés. J'aime à vous en témoigner publiquement ma reconnaissance.

F. VOISIN.

DE

L'UTILITÉ DU COURAGE

ET DE LA RÉACTION MORALE

DANS LES MALADIES.

Sources du courage.

Le courage est une force ou vertu qui élève l'âme et la porte à souffrir les douleurs avec constance et avec fermeté. Je distingue deux espèces de courage : l'un a pour moteur une passion extrême, l'autre une volonté froide, mais fortement prononcée. Dans tous les temps il s'est trouvé des âmes assez fortes pour rester muettes et s'interdire toutes plaintes au milieu des souffrances les plus aiguës. Tels sont, comme je viens de le dire, les hommes que meuvent des passions énergiques, ou que soutient une courageuse philosophie.

Les grandes passions et la philosophie.

Mutius Scævola plonge son bras dans les flammes; il ne jette aucun cri, et son œil altier fait encore trembler le tyran sur son trône. *Socrate* recevant le poison bénit celui qui le lui présente et qui pleure. *Caton* se déchire les entrailles en déplorant le sort de Rome. *Régulus*, tout sanglant, est calme et tranquille

au milieu des bourreaux. *Sénèque* et *Thraséa*, les veines ouvertes, regardent leur sang couler. Le guerrier qu'enflamme l'amour de la gloire présente souvent, dans les opérations qu'on lui pratique, assez de force et d'opiniâtreté pour dévorer la douleur, en empêcher l'expression ; il est inébranlable, et, comme *Épaminondas*, sa grande âme se console en regardant la patrie.

La religion, si puissante sur nos sens, inspire quelquefois la plus sainte résignation : tous les martyrs enduraient avec calme les plus affreux tourmens. Au milieu des tortures, ils voyaient les cieux entr'ouverts, l'ange de consolation leur apportait la palme immortelle, et il leur semblait déjà se réfugier avec lui au sein de l'Éternel. Notre illustre chef dans la chirurgie militaire, M. *Percy*, dit avoir extirpé une mamelle cancéreuse à une femme d'une piété accomplie, laquelle, au plus fort des douleurs, et lorsque le corps en était le plus cruellement agité, souriait et parlait tranquillement à un crucifix qu'elle tenait à la main.

Le courage de la raison parvient au même but que le courage bouillant d'une passion qui fermente. Mais combien il lui est supérieur sous d'autres rapports! Naissant de la profondeur de la réflexion, il est toujours le même, et constamment égal. L'autre, au contraire, ne se soutient jamais à la même hauteur, car le ton est trop élevé, la passion trop mobile par elle-même pour qu'il n'y ait pas d'alternative. Un soldat emporté par une aveugle fureur peut braver la mort par instans, mais c'est au chef sur qui repose le salut de l'armée qu'il appartient de posséder ce courage impassible que donnent la raison et la réflexion. Le maréchal de Saxe, malade, hydropique lors de la bataille de Fontenoy, se faisait porter dans les rangs, et commandait avec le plus grand sang-froid. *Il serait plaisant*, disait-il, *que ce fût une balle ou un boulet qui me fît la ponction.* Mais ce n'est pas seulement au champ d'honneur qu'on peut donner des preuves d'une

grande énergie morale. *L'homme de cœur*, dit Sénèque, *se montre même sur l'oreiller qui soutient sa tête douloureuse.*

Démocrite, *Plutarque* et *Tertullien*, ont dit que la philosophie et la morale sont sœurs de la médecine, et doivent lui prêter la main. Avec quel avantage le malade et le médecin iront puiser à ces deux sources intarissables ! *La philosophie donne du courage à l'homme, même dans les maladies les plus désespérées. Mon ami*, écrivait *Sènèque* à *Lucilius*, au fort même de l'étouffement, *je n'ai pas cessé de me fortifier de pensées courageuses..... Si je vous rendais compte des consolations auxquelles j'ai eu recours, vous verriez que les principes mêmes sur lesquels mon courage se fondait produisirent en moi l'effet des remèdes..... Tout ce qui élève l'âme fortifie le corps..... C'est à la philosophie que j'attribue mon rétablissement et ma convalescence ; je lui dois la vie, et c'est la moindre de mes obligations.* Nourri des écrits de ce philosophe, Diderot s'écriait : *Homme pusillanime, si les deux grands fantômes, la douleur et la mort, t'effraient, lis Sénèque.*

L'homme souffrant puise aussi du courage dans la confiance que lui inspire son médecin. Si ce dernier doit son titre à des connaissances étendues, s'il sent la dignité de sa profession, il doit, pour obtenir et commander cette confiance, rendre les oracles du dieu d'Épidaure avec cet aplomb qui imprime le respect à la multitude, toute raisonneuse qu'elle est aujourd'hui. C'est le moyen de ne point avoir de comparaison à soutenir avec l'ignorant en crédit. A son aspect, les garde-malades, les commères même écouteront dans le silence et l'admiration les paroles sacrées, et ne retrouveront leur voix que pour applaudir au grand homme. Le malade abattu reprendra son énergie, et les maux fantastiques dont son imagination est presque toujours assiégée s'évanouiront comme un songe.

Influence des tempéramens sur le courage.

Le courage que déploient quelques hommes est souvent le résultat d'une disposition physique. Le courage naît du sentiment de la force, et celui ci est relatif à la vivacité avec laquelle le cœur pousse le sang vers tous les organes. Plus le cœur est robuste, mieux l'impression intérieure du liquide est sentie. C'est par cette raison que certaines passions augmentent l'activité de ses battemens, centuplent les forces et le courage. L'homme qui offre cette disposition a donc la conscience d'une grande vitalité ; c'est dans elle qu'il puise toute son énergie; il se sent capable d'affronter les périls et de supporter les douleurs. Si cet homme que nous venons d'avoir sous les yeux est en proie à une inflammation violente, la douleur, qu'il endure d'abord patiemment, la diète sévère qu'on lui impose, les saignées larges et répetées qu'on lui pratique, finissent par épuiser ses forces, et avec elles s'évanouit son courage. La plainte sort tout à coup de son cœur; il lui semble que son âme est prête à l'abandonner. Sa vitalité, en partie consumée, ne lui offre plus de ressources; il a besoin de consolations, des larmes coulent sur ses joues, sa poitrine est oppressée, l'inquiétude est empreinte sur sa physionomie, il regarde avec affection tous ceux qui l'entourent; il semble que leur presence est nécessaire à son existence. D'autres fois, plongé dans le plus profond accablement, le cachet de la mort semble imprimé sur lui; le médecin seul peut dérider son front; en faisant luire à ses yeux le flambeau de l'espérance, il relève quelquefois, conjointement avec un régime convenable, ses forces abattues ; et bientôt, avec l'énergie physique, reparaissent toutes les qualités morales qui sont sous sa dépendance immédiate.

C'est donc souvent la force ou la débilité de l'appareil circulatoire qui déterminent la faiblesse ou l'énergie du courage. Dans la jeunesse, cet appareil de la circulation offre ordinairement sur les autres une prédominance marquée ; c'est à cette époque que l'homme se montre sous les plus beaux dehors. Son activité surabondante occasionne ce courage impétueux, ce besoin d'ac-

tion, cette générosité, et autres dispositions pour ainsi dire excentriques qui caractérisent ce bel âge de la vie. Si la douleur vient un instant éprouver sa vertu, il lutte avec courage; la peur ne fait point palpiter son cœur, il existe trop pour craindre de cesser d'être. Mais, voyez ce vieillard infirme et cassé, ramené par le cercle de la vie humaine à la faiblesse de l'enfance, non-seulement il reste immobile et paisible, il veut encore que tout y reste autour de lui; le moindre changement le trouble et l'inquiète; il voudrait voir régner un calme universel. Il craint les sensations trop fortes, l'activité défaillante se concentre dans son cœur. Son âme, flétrie par l'égoïsme, n'offre plus cette foule de sentimens généreux qui l'honoraient tant autrefois. Sentant bien qu'à peine les organes sont animés au degré suffisant pour continuer l'exercice de leurs fonctions, le vieillard fuit le danger, il craint la mort, parce qu'un sentiment intérieur l'avertit qu'il manque de forces nécessaires pour la repousser.

Pour opposer à la douleur un front inaltérable, il faut sans doute une âme forte et résignée; mais, comme nous l'avons déjà vu, ceux qui en donnent des exemples trouvent souvent un appui dans leur organisation. Le courage est pour eux une vertu facile; c'est l'effet nécessaire de leur tempérament. Celui qui paraît le mieux résister aux douleurs, est le tempérament que l'on connaît sous le nom de *bilieux*. L'homme qui en est doué a l'âme forte et élevée; son caractère est sévère et inflexible, la douleur a peine à l'abattre; il se roidit contre sa violence, et parvient souvent à la maîtriser.

L'homme que caractérise le tempérament athlétique nous étonne aussi, par son impassibilité, dans les opérations douloureuses qu'on lui pratique. Mais ce grand sang-froid n'appartient pas au courage: L'homme qui présente cette disposition a le sentiment obtus; le système nerveux chez lui semble tout employé à mouvoir les masses musculaires; et insensible, en quelque sorte, à toute espèce de stimulus, il doit nous offrir, au physique comme au moral, le calme

le plus imperturbable. Son esprit n'est pas propre aux conceptions du génie ; pour se distinguer en effet dans la carrière des sciences et des beaux-arts, il faut une sensibilité exquise, incompatible avec une organisation aussi matérielle.

C'est au peu de susceptibilité, que l'on doit également rapporter le phlegme que nous offre l'homme que caractérise le tempérament lymphatique. Les parties aqueuses dominant dans le fluide qui doit porter partout la chaleur et la vie, la circulation s'effectue lentement, les chairs sont molles, les formes arrondies et sans expression; toute l'habitude extérieure est décolorée; les passions, excessivement modérées, n'impriment pas de mouvemens tumultueux à l'économie, et l'homme ainsi constitué ne vit qu'à demi; incapable de sentir la douleur ou le plaisir, il n'offre jamais à l'œil de l'observateur ces agitations plus ou moins violentes déterminées par un système sanguin ou nerveux prédominant, agitations qui prouvent combien celui qui les présente est heureusement organisé pour sentir la vie.

Les individus qui présentent avec ce tempérament un développement assez marqué du système sanguin ont la constitution la plus favorable pour analyser les sensations. Tous les tissus sont largement épanouis; ils présentent à la douleur et au plaisir de grandes surfaces sensibles qui transmettent vivement et profondément au cerveau des impressions relatives à ces deux seules modificateurs de l'économie. Les femmes et les enfans nous offrent ordinairement le tableau de ce tempérament mixte. Aussi exigent-ils les plus grands ménagemens lorsqu'on veut leur faire subir une opération sanglante et douloureuse. En général, il faut surprendre les enfans ; incapables de se déterminer, leur raison veut être contrainte. On doit agir de même avec les femmes, non que leur courage faiblisse contre la douleur; ce sentiment pénible n'est point au-dessus de leur force, et nous les avons vues supporter avec héroïsme les opérations les plus longues et les plus cruelles, et donner à notre sexe de grandes leçons de courage. Mais si elles

supportent aisément la douleur, elles paraissent peu propres à la méditer. On ne doit donc pas les prévenir du jour et de l'heure à laquelle elles doivent être opérées. On se comportera de même avec les hommes très-irritables et pusillanimes. Si on rencontre de ces malades auxquels les résolutions fortes ne coûtent rien, et qui désirent ardemment d'être opérés, il convient de les avertir quelque temps d'avance. Ils aiment à se fortifier contre la douleur; leur âme supporte mieux un danger qu'elle a prévu. L'omission de ces mesures de prudence a eu quelquefois des conséquences funestes.

Influence du climat, des religions, de l'éducation.

Si nous voulions examiner avec plus de détail toutes les causes qui peuvent influer sur la production du courage, et donner à l'homme plus ou moins d'énergie, nous aurions à parcourir successivement la nature du climat, la différence des religions, la forme du gouvernement et le genre d'éducation. Nous verrions, selon la remarque d'*Hippocrate*, les Européens montrant plus de courage que les Asiatiques, les Athéniens plus que les Béotiens; le dogme de la fatalité poussant les Arabes et les Sarrasins aux entreprises les plus hasardeuses, aux conquêtes les plus lointaines.... au contraire, l'avilissement des âmes sous le joug du despotisme ou dans la mollesse orientale, étouffant l'énergie morale: la liberté en était la vie, la servitude en devient le tombeau.....; l'éducation dure et austère des Lacédémoniens faisant autant de héros qu'il y avait de citoyens dans la république, etc. Mais ce serait trop s'écarter de son sujet que de tracer seulement l'esquisse de ce tableau.

Distinction entre le vrai et le faux courage.

Pour supporter la douleur sans gémir, l'homme a souvent besoin d'être soutenu par les regards de ses semblables. Le compagnon d'Hercule, le grand Philoctète, pleurait abandonné dans l'île de Lemnos. La douleur se gêne ordinairement et cherche à se contraindre en public. Dans nos hôpitaux, et dans nos ambulances

qui en tiennent lieu en campagne, les opérations les plus douloureuses et les plus sanglantes sont supportées avec un calme inconnu partout ailleurs. Les blessés s'en imposent les uns aux autres, et ils s'efforcent toujours de montrer du courage et de la fermeté. Mais ce n'est pas par les cris ou le silence des malades qu'il faut juger de l'état de leur âme pendant les opérations qu'ils subissent; ce signe est trompeur. Pour sacrifier à l'amour-propre, la volonté peut chez eux maîtriser assez les mouvemens pour les empêcher de céder à l'impulsion que leur donnent les organes internes. Mais observez le cœur et le poumon; *leurs fonctions*, comme le disait Bichat, *sont le thermomètre des affections de l'âme.* Ce n'était pas sans raison que, pour prouver son courage, le martyr de notre révolution, l'infortuné Louis XVI, au milieu des émeutes populaires, saisissant la main d'un grenadier qui le voulait rassurer, la plaçait sur son cœur pour le convaincre que l'aspect du danger ou de la mort ne l'intimidait pas.

L'idée de *Bichat* a, comme on le voit, un fondement solide; elle repose sur l'observation, et chaque jour on peut se convaincre que les passions, les émotions, portent leur influence sur la vie organique. Examinons donc toujours dans les personnes chez qui la douleur, le chagrin, se manifestent, si l'état du cœur correspond aux signes extérieurs. Je mets la main sur la poitrine d'un homme auquel on pratique une opération cruelle; son cœur n'est point ému; son poumon largement développé offre au sang une voie facile. Je dis: C'est un homme de courage; son âme inébranlable n'a point été vaincue par la douleur. J'en vois un autre placé dans les mêmes circonstances: sa douleur concentrée ne se manifeste par aucun signe extérieur; cependant son cœur bat violemment, ou s'est tout à-coup ralenti, ou a éprouvé un trouble quelconque. Je dis alors: Cet homme montre un calme qui n'est pas dans son âme. Il n'y aurait pas d'équivoque, s'il était possible de distinguer les mouvemens involontaires produits dans les passions, par l'action du cœur sur le cerveau, et ensuite par la

réaction de celui-ci sur les muscles, d'avec les mouvemens volontaires déterminés par la simple action du cerveau sur le système locomoteur de la vie animale. Mais, dans l'impossibilité de faire cette distinction, il faut toujours comparer les mouvemens externes avec l'état des organes intérieurs.

Si nous étudions l'homme dans le calme de l'âme et le silence des passions, nous le verrons souvent ne pouvoir tenir contre les douleurs inséparables des maladies. Ce n'est plus ce demi-dieu qui semblait avoir été trempé dans le Styx, c'est l'homme tout entier exposé sans défense aux traits de la douleur, et condamné par cela même à l'exprimer par des agitations plus ou moins violentes.

Je le répète, la douleur est presque toujours la plus forte; elle brave tous les calculs de la vanité, elle triomphe de tous les efforts de l'amour-propre. L'orgueil de Louis XIV fut forcé de fléchir devant elle : pendant que *Félix* l'opérait de la fistule à l'anus, il essaya de se faire violence et de conserver sa supériorité; mais les souffrances devenant plus aiguës, ce monarque si grand témoigna bientôt par ses cris qu'il n'était qu'un simple mortel. C'est ce même Louis XIV qui vit approcher la mort avec une grandeur d'âme admirable. *J'avais cru*, dit-il à madame de Maintenon, *qu'il était plus difficile de mourir*. C'est à dessein que j'ai rapproché ce contraste; il peut servir au médecin philosophe pour lui apprendre à dérouler les replis du cœur humain. On connaît ce paladin ridicule qui ne se faisait saigner que debout et la lance au poing, prétendant que le sang d'un preux chevalier ne devait pas être versé autrement. Ayant reçu au côté une blessure qui exigea de profondes incisions, il eut beau vouloir rester levé et armé, *au premier coup de bistorie*, dit Brantome, *la pertuisane lui tomba des mains, et il se mit à crier de toutes ses forces.*

Dangers de comprimer la douleur.

La douleur comprimée donne souvent lieu à des accidens terribles. Presque toujours la nature se venge de cette victoire remportée sur elle. Je remplirais vingt pages de citations, si j'avais

besoin de confirmer ceci par des faits. Le maréchal Dumuy se fit opérer de la taille après avoir puisé dans la prière et le recueillement religieux des forces contre la douleur ; il ne poussa pas un seul cri, mais il ne survécut que trois jours à l'opération. Il est donc utile de crier quand on est aux prises avec une douleur excessive : *C'est le moyen,* dit MONTAIGNE, *de débander les ressorts que le mal tient tendus à outrance, et s'il advient qu'il s'écoule quelques pleurs, c'est le rafraîchissement le plus doux à un cœur navré.*

C'est cette roideur, c'est cette tension presque convulsive qu'il faut abattre par le moyen des cris. Elles ont leur principal foyer dans les régions précordiales, qui sont devenues le rendez-vous de toutes les irradiations de la douleur; là se sont accumulées toutes ses atteintes, toutes ses impressions : les fonctions du cœur en sont bouleversées, la respiration se trouble, le sang est retenu dans les grands vaisseaux, les nerfs sont dans un état de spasme violent, le diaphragme partage ces mouvemens perturbateurs, et réagit avec la même irrégularité. Si le malade se tait et résiste, le désordre est bientôt à son comble : l'empreinte de la douleur ne peut plus s'effacer, les propriétés vitales reçoivent une direction destructive, l'organisme entier est entraîné dans cette perversion, et bientôt la mort vient couvrir ces tableaux déchirans. (*Percy.*)

Il faut donc en général que le patient évapore sa douleur. Le brave guerrier peut sans honte exprimer ses souffrances sous l'instrument tranchant, soit qu'on lui arrache le trait qui l'a frappé dans le chemin de l'honneur, soit qu'on le délivre d'un membre qui compromet son existence. Mais, en homme courageux, il doit ennoblir sa situation en modérant ses cris en y mêlant cette sorte de dignité que donnent la constance et la résignation ; il faut qu'en payant un tribut à la faiblesse humaine il conserve encore le calme et la sérénité parmi les gémissemens et les larmes que la grandeur du mal arrache malgré lui à sa bouche et à ses yeux.

Effets du courage sur l'économie animale.

Le courage est un stimulant moral énergique qui agit puissamment sur l'organisme. Par lui les fonctions reprennent leur activité ; les forces se relèvent, l'imagination, trop fortement ébranlée, reprend sa sécurité. Il donne à nos moyens thérapeutiques plus d'empire, à nos ressources plus d'étendue, et nous lui devons souvent, sans l'emploi d'aucun médicament, la disparition de ces orages violens qui, suscités par de profondes émotions morales, bouleversent l'économie. Le médecin ne doit donc négliger aucun des moyens qui peuvent le rappeler dans l'âme de ses malades abattus.

La thérapeutique a son côté moral comme son côté matériel : les phénomènes intellectuels sont autant de son ressort que les phénomènes physiques. Mais laissons à M. *Alibert* le soin de nous tracer à ce sujet les vrais préceptes d'un art qu'il cultive avec tant de dignité, d'honneur, et d'éclat. « Le médecin, « dit-il, doit s'introduire dans le cœur humain pour y voir « les désirs, les passions, les besoins, les sollicitudes, les cha- « grins, les attachemens, les espérances, pour y agir sur les « sensations et les idées, pour examiner enfin ce que peuvent sur « l'économie animale tous les genres de sentimens et de pensées. « L'ensemble de ces considérations peut seul faire prendre à la « médecine pratique un caractère d'élévation et de grandeur qui « la préservera des sarcasmes mérités de quelques écrivains phi- « losophes. »

Du courage dans les maladies aiguës.

Dans les maladies aiguës, l'homme vit tout entier sous l'empire de la douleur. Son agitation, toujours en rapport avec la violence de l'irritation, décèle le trouble de son âme. Dans les instans où la nature fatiguée cesse de réagir, la tristesse le subjugue, le courage l'abandonne : en vain l'on s'efforce de rappeler sa vertu, l'aiguillon de la douleur le tourmente, et ce n'est qu'après l'avoir arraché qu'il est possible de calmer sa grande inquiétude. Un malade était en proie aux douleurs atroces que fait ressentir un

cancer uni à une dartre rongeante : *Il me semble*, disait-il à M. *Alibert*, qui lui prodiguait alors les tendres soins de l'humanité, *que des chiens affamés mordent et dévorent mes chairs.* Aussi cet infortuné n'eut-il pas le courage d'attendre la fin de sa destruction, et il s'étrangla avec une corde qui était attachée au ciel de son lit.

Chaque maladie (*Cabanis*) introduit dans l'état moral des changemens plus ou moins remarquables et assez importans pour mériter de fixer toute l'attention du médecin. Il est des aliénations mentales qui rendent craintif et pusillanime l'homme le plus intrépide et le plus courageux. Les affections hypochondriaques, par exemple, ont le fâcheux effet de causer une terreur invincible de la mort, et de multiplier, pour ainsi dire, cet événement inévitable en présentant sans cesse son image à des regards qui n'osent plus la fixer.

Tissot remarque que les premiers symptômes des maladies nerveuses sont une espèce de pusillanimité qu'on ne connaissait pas auparavant : l'abattement, la crainte, la défiance, et le découragement ; la plus petite entreprise nous effraie, le plus petit événement imprévu nous épouvante, la plus légère indisposition paraît une maladie mortelle, et la mort une idée affreuse qu'on ne peut soutenir. La péricardite, la siphilis, et quelques espèces de dartres, ont le funeste avantage de plonger l'âme dans un état à peu près semblable. Le médecin clinique n'ignore pas que, dans la plupart des inflammations des membranes muqueuses, le découragement est profondément empreint sur la physionomie des malades. Considérés sous le rapport moral, les hémorrhoïdaires leur ressemblent d'une manière frappante ; comme eux ils sont craintifs, pusillanimes et défians.

D'après l'observation de M. *Hallé*, les irritations qui affectent les organes où se distribue le trisplanchnique, occasionnent des douleurs profondes ; elles sont accompagnées d'un sentiment qui porte au cœur et qui entraîne des défaillances pénibles. On peut dire, en général, que les affections qui résident

dans l'abdomen, et surtout dans les organes de la digestion, procurent beaucoup plus d'inquiétude et de découragement que celles dont le foyer a pour siége les viscères de la poitrine; car les personnes dont les organes thoraciques sont lésés se livrent à l'espérance et rêvent encore le bonheur sur le bord de la tombe.

Il est donc constant, d'après l'influence connue du physique sur le moral, que, dans les maladies aiguës, l'homme vaincu par la douleur en fait entendre les cris déchirans, et qu'il montre presque toujours un front consterné. *Tout homme craint de mourir*, a dit J. J. Rousseau, *c'est la grande loi des êtres sensibles, sans laquelle toute espèce mortelle serait bientôt détruite.* Mais ces différentes expressions des sensations pénibles qu'il éprouve, naissant avec la douleur, s'évanouissent bientôt avec elle, et le calme qui règne alors dans l'organisme permet au médecin d'agir sur l'organe qui perçoit les sensations. Il doit chercher à fixer l'attention du malade sur les objets les plus chers à son affection; il ne doit, en un mot, lui offrir que des images riantes. Son état commande tous les genres de consolations : l'amitié doit des prévenances et des soins; l'indifférence du respect et des égards. Il ne faut lui parler de son mal que pour lui prouver que son état s'améliore. Une société choisie parmi de bons parens et de vrais amis; des gardes prévenantes, et tous s'empressant pour soigner le corps et consoler l'esprit, voilà ce qui peut rendre supportable le fardeau de la vie à celui qui traîne ses jours dans la douleur; voilà ce qui peut relever le courage encore abattu après la disparition de ces irritations qui ont fortement agité toute l'économie.

Du courage dans les maladies chroniques.

De tous les fléaux de l'humanité, les maladies chroniques moissonnent le plus de victimes. Les malheureux qui en sont attaqués sont pâles, maigres; la douleur empreinte sur leur physionomie, a sillonné leur front: ils perdent chaque jour de leurs forces, et s'avancent à pas lents vers le tombeau. C'est particulièrement dans ces affections que l'homme perd tout son courage : jouissant le plus

souvent de l'intégrité des facultés intellectuelles, son imagination frappée lui fait voir les objets à travers un prisme exagérateur ; il croit à chaque instant que la mort va dévorer sa proie. Dans ces maladies il ne faut cependant pas encore désespérer du salut du malade, si l'on parvient surtout à soutenir l'énergie morale. Fatigué du traitement, peu satisfait de l'amélioration lente qu'il en a obtenue, il demande à grands cris un remède qui puisse le délivrer promptement de ses maux. Doué de la foi la plus robuste, il écoute avec plaisir les promesses emphatiques du charlatan qui promet hardiment de le guérir, et il s'abandonne avec confiance au traitement empirique et destructeur qu'il lui conseille : trop tard il reconnaît son erreur, et revient de nouveau implorer les secours de l'homme instruit qu'il avait dédaigné. La maladie est alors le plus souvent incurable, et c'est au médecin à faire encore briller le flambeau de l'espérance. Le malade a besoin d'illusions, elles sont les pavots de l'âme ; il faut en devenir prodigue quand c'est le seul moyen d'aider à supporter la vie. Irez-vous, pour excuser l'impuissance de l'art en pareil cas, empoisonner par un seul mot le reste d'une existence déjà si déplorable, et qui doit finir dans les angoisses les plus cruelles? Non! vous seriez un barbare, et l'humanité vous commande de sacrifier plutôt votre amour-propre injustement offensé ; votre conscience, ce juge incorruptible, se tait ; et la certitude d'avoir rempli vos devoirs, la douce satisfaction que vous éprouvez, qui en est la conséquence immédiate, vous dédommagent amplement, et vous mettent au-dessus des sarcasmes de l'injustice et de la jalouse médiocrité.

Il est surtout un genre de maladies chroniques où le médecin a besoin de soutenir le courage de son malade; je veux parler des névroses en général. L'épileptique, par exemple, qui sait que tous ses membres ont été agités par d'affreuses convulsions, que sa physionomie a été défigurée au point de devenir méconnaissable, et de saisir d'effroi les personnes les plus indifférentes, tombe bientôt dans le découragement. Où trouver une âme assez forte pour

ne pas se laisser entraîner par l'opinion publique? Comment le malade peut-il rester insensible à un sort aussi déplorable? Dans cette circonstance, le savoir le plus précieux du médecin se trouve dans son cœur. Si l'intérêt, le seul mobile des âmes communes, y trouve place, il est indigne de toute confiance, il avilit son ministère. Il faut qu'exempt de préjugés, et habile à manier les passions des hommes, il cherche à détruire l'odieux que peut avoir la nature de ces maladies; il faut qu'il relève l'âme de ces infortunés : il ne marchera pas sur les traces du charlatan, dont tout le mérite consiste à aplanir toutes les difficultés par des promesses gigantesques. Ce langage n'a d'influence que sur la tourbe populaire, qui ne sait point démêler le vrai du faux ; mais il tiendra un juste milieu, et se guidera, d'après la connaissance acquise du caractère du malade qui aura été confié à ses soins : *In medio stat virtus.*

Que de dévouement, que de zèle, que de courage ne faut-il pas de la part du médecin pour connaître la cause des diverses aliénations mentales, pour en étudier la marche, et pour leur appliquer un traitement rationnel! Dans les autres affections qui affligent l'espèce humaine, l'homme bienfaisant qui se voue à leur soulagement peut espérer une noble récompense dans la reconnaissance et l'attachement des malades. Mais dans le traitement de ces maladies, le médecin ne peut se promettre que le bien qu'il opère : d'un côté il est poursuivi par les préjugés, même lorsqu'il a eu des succès; de l'autre il est de son devoir de provoquer, en quelque sorte, l'oubli de tous les soins qu'il a prodigués, afin d'éloigner une cause très-féconde en récidives. Quelle adresse, quelle connaissance du cœur humain, quelle habitude ne faut-il pas pour tenir à chacun des malades le langage le plus propre à ranimer l'espérance! que d'habileté pour convaincre de la nécessité de vivre certains mélancoliques qui ne cherchent qu'à tromper la surveillance active de l'amitié pour mettre un terme à leur existence! Il ne suffit pas de leur dire, *courage, cela ira mieux*, l'accent du cœur doit ani-

mer ces paroles consolantes pour qu'elles arrivent à leur âme attristée.

Adoucissons leur sort, traitons avec bonté
Ces malheureux bannis de la société.
De ces mânes exclus des scènes de la vie,
Laissez errer en paix la libre fantaisie :
Par de durs traitemens ne l'effarouchons pas ;
Que des objets rians se montrent sous leurs pas.
Entourons-les de fleurs ; que le cours des fontaines
Roule, nouveau Lethé, l'heureux oubli des peines,
Et dans des prés fleuris, sous des ombrages verts ;
Offrons-leur l'Elysée, et non pas les enfers.

DELILLE.

Du courage dans les épidémies.

Appuyé sur le raisonnement et l'expérience, nous pensons donc avoir prouvé que le courage, étant un excitant de l'économie, est une puissance sur laquelle le médecin doit compter. Il est surtout une occasion où l'on voit tout ce que peut le courage dans les maux qui nous affligent : c'est dans les contagions et les épidémies; plus les soldats d'une armée ou les habitans d'une ville sont effrayés, plus la contagion y fait de rapides progrès ; aussi le médecin ne doit rien négliger pour dissiper toutes les craintes et rassurer tous les esprits.

La postérité n'a point encore pardonné à *Galien* d'avoir abandonné Rome au moment où une épidémie qui s'y déclarait rendait sa présence plus nécessaire que jamais. C'est en vain que les détracteurs de la médecine signaleront le lâche abandon de quelques médecins qui, placés dans des circonstances analogues, abandonnèrent le territoire où la mort semblait avoir fixé son empire. L'humanité n'en a pu gémir; elle n'a cessé d'opposer à ces tableaux révoltans les portraits d'un grand nombre de médecins qui, animés par le sentiment du devoir et l'espérance d'être utiles, périrent victimes du zèle avec lequel ils servaient leurs semblables.

Je ne veux point blesser la modestie des médecins qui, dans ces

derniers temps, ont mérité par leur noble dévouement l'estime de leur siècle et de la postérité. Aujourd'hui, je rendrai avec *Vicq-d'Azyr* hommage à la mémoire de *Maret*, docteur en médecine de l'université de Montpellier. « Il était parti pour Fresne-Saint-Ma-« metz. Affaibli par de grandes fatigues, dès son arrivée, l'épidé-« mie le frappa, mais elle fut long-temps à l'abattre; il continua « pendant plusieurs jours d'exercer ses fonctions. Enfin il s'arrêta. « Dans son délire il ne parlait que des infortunés habitans de Saint-« Mametz. Il les interrogeait sur leurs maux, il croyait entendre « leurs plaintes. La vue et les pleurs de ses enfans dissipèrent ces « illusions, et le rendirent pour un moment à lui. Peut-être alors « s'aperçut-il de toute l'étendue du sacrifice qui était près de s'ac-« complir; peut-être aussi se souvint-il qu'il avait été citoyen avant « d'être père. »

A ne considérer les diverses professions de la société que sous le rapport du dévouement avec lequel on les exerce, je demande, continue *Vicq-d'Azyr*, s'il en est une où l'on trouve un aussi parfait oubli de soi-même que dans celle de médecin; s'il en est une où l'intérêt, d'accord avec tous les motifs de considération ou de gloire, exige un aussi grand empressement à servir les hommes. Qu'y a-t-il de plus beau qu'un ministère dont tous les devoirs se confondent avec ceux de la plus délicate amitié? Le premier besoin des malheureux est d'épancher leur âme; le médecin prête une oreille attentive au long récit de leurs souffrances; auprès d'eux rien ne le rebute; c'est par lui qu'ils seront soulagés; c'est au moins par lui qu'ils espèrent; et, réduit aux simples fonctions de consolateur, il serait encore le plus généreux des mortels. S'il veille, ce tableau de douleurs le suit partout; s'il dort, il le retrouve dans ses songes, et son sommeil ne dure qu'autant que les autres n'ont pas besoin de le troubler. Dans les épidémies, il partage tous les dangers; des vapeurs malfaisantes se mêlent à l'air qu'il respire; de tous côtés la contagion l'environne, elle l'atteint, il

y succombe quelquefois, et les ingrats qu'il a sauvés oublient même souvent le nom de leur libérateur.

Des moyens que le médecin doit mettre en usage pour inspirer la confiance et relever le courage.

Je crois devoir exposer ici quelques idées relatives à la conduite du médecin pour commander la confiance. Sans elle en effet les malades ne prêteront à ses discours aucune attention, et jamais il ne pourra relever leur courage abattu.

Il ne suffit pas que le praticien soit savant, il faut encore qu'il soit considéré comme tel, non-seulement par le public, mais, ce qui est plus difficile encore, par ses confrères. Qui le croirait cependant, qu'on aurait besoin d'art pour prouver ses connaissances, et que, malgré l'étalage qu'on se trouve forcé de faire, de son habileté et de son instruction, la plus sublime des professions se trouverait encore journellement profanée par un charlatanisme audacieux!

Ce n'est pas tout d'avoir obtenu un titre honorable dans la société, il faut aussi se bien pénétrer de l'importance et de l'étendue des obligations que nous contractons en l'acceptant. Si le médecin doit se présenter avec la dignité que lui impose la noblesse des fonctions qu'il va remplir, il doit aussi laisser de côté cette morgue doctorale qui rendait si dur et si repoussant l'abord de quelques anciens médecins; d'ailleurs les leçons qu'ils ont reçues, et dont plusieurs d'aujourd'hui pourraient encore profiter en consultant les œuvres de quelques écrivains philosophes, ne doivent pas être perdues pour nous. Le médecin doit donc être affable, honnête avec tout le monde. Si la fortune le comble de ses faveurs, il a un moyen de plus pour soulager ses frères, et ses obligations, par cela même, sont plus étendues, plus inviolables et plus sacrées. Lorsqu'on l'interroge, il doit être clair, net et précis dans ses réponses; il doit élaguer ce jargon scolastique dont le vain étalage ne sert souvent que de retranchement à l'ignorance. D'ailleurs, comme la première obli-

gation de celui qui parle est de se faire entendre, il vaudrait autant parler hébreu que d'employer avec le public la plupart de nos termes techniques qui ne sont point à sa portée, et dont la connaissance au surplus ne constitue pas toujours le vrai mérite.

Prenant pour guide de ses actions la délicatesse et l'honneur, foulant aux pieds les vils moyens dont se sert le charlatanisme, le médecin ne doit cependant pas courir après le suffrage de la multitude en flattant ses goûts, car ce serait oublier la dignité de sa profession, qui ne lui permet point d'employer auprès de ses malades cette éloquence verbeuse et mensongère partage ordinaire de la médiocrité.

Il est un précepte important que le médecin doit avoir sans cesse présent à sa pensée, le sang-froid ne doit jamais l'abandonner. En effet, si l'homme qui doit nous secourir s'effraie, si sa présence d'esprit l'abandonne; si sa bouche ne peut s'ouvrir aux paroles de consolation, alors le danger nous paraît certain, l'âme se décourage, l'espérance fuit, et l'on sent échapper l'ancre qui nous attache à la vie. Il faut donc que le médecin, s'il n'est pas impassible, sache cacher tous les mouvemens de son âme, et que ses traits, d'accord avec son langage, ne peignent jamais que l'espoir ou la certitude de la guérison.

Mais, pour pratiquer la médecine morale avec succès, il faut avoir reçu quelques heureux dons en partage; il faut savoir saisir l'apropos, et surtout avoir un cœur sensible. Les médecins du siècle ne négligent point la thérapeutique morale. Cette partie, la plus noble de notre art, ne marche point en esclave dans les sentiers battus de la routine et de l'empirisme; elle s'ouvre un champ plus vaste à parcourir, puisqu'elle n'admet de bornes que celles que lui assigne le génie de celui qui l'exerce.

L'importance des secours moraux dans la thérapeutique est si grande, que les anciens regardaient la morale, la philosophie et

l'éloquence comme des moyens médicinaux ; et en effet, l'impression qu'elles exercent sur l'âme doit causer souvent des changemens physiques avantageux. De combien est supérieur au médecin qui ne connaît que l'art de formuler celui qui unit à un vaste savoir une élocution élégante, un fonds inépuisable de principes dictés par la raison, un esprit perfectionné par la culture des lettres, et enfin une éloquence à laquelle rien ne peut résister! C'est par son union intime avec la morale que la médecine s'est élevée au rang éminent qu'elle occupe parmi les sciences humaines ; celui qui la fait consister tout entière dans la connaissance des propriétés des médicamens n'est pas digne de la cultiver.

Dans le dernier siècle on donna une grande importance à l'étude de l'homme physique et moral. *Cabanis* embellit ses recherches de la diction la plus séduisante, et réduisit presque à des démonstrations l'influence du moral sur le physique. M. *Moreau de la Sarthe* s'est livré aux mêmes travaux avec non moins de succès. On lui doit une nouvelle division des passions établie sur des vues pathologiques. C'est dans son article *médecine mentale* du Dictionnaire de médecine de l'Encyclopédie, et dans les nombreuses additions dont il a enrichi son édition de Lavater, qu'il faut étudier les effets du moral sur l'économie animale ; c'est là qu'il faut s'instruire des ressources avantageuses que la connaissance du cœur humain peut offrir.

L'art de lire dans le cœur des hommes est donc indispensable au médecin ; c'est souvent le seul qu'il puisse employer. Telle est la faiblesse de l'esprit humain, qu'on ne peut lui faire perdre quelquefois les idées dans lesquelles il est absorbé qu'en le préoccupant d'autres idées. *Celse* conseille aux médecins de corriger une passion par une autre. Pour s'emparer de la confiance d'un malade, il ne faut pas heurter ses penchans, mais les flatter ; il se révolte contre la raison, si elle se présente avec lui avec un front sévère, et il ferme son cœur à qui ne sait pas compâtir à ses faiblesses.

On ne peut arracher le nostalgique à ses sombres rêveries qu'en l'entretenant de son pays, et soulager les maux d'un amant malheureux qu'en lui parlant de l'objet aimé.

Antiochus périt du mal qui le consume,
Tous les secours sont vains : le cœur plein d'amertume,
Son père lève au ciel des regards obscurcis :
Auprès d'Antiochus Erasistrate assis,
Interrogeant le pouls de ce prince débile,
Ne sent battre qu'à peine une artère immobile :
La reine, l'œil humide et d'un front ingénu
Paraît ; le pouls s'élève, et le mal est connu.

Il n'existe point en effet ici de formule banale, tout dépend des circonstances, et de la sagesse du médecin. Là, c'est un père accablé de soucis par le sort à venir de sa famille ; ici, c'est un ambitieux rongé par de nouveaux désirs ou frappé d'une disgrâce ; un avare qui voudrait emporter ses richesses au-delà du tombeau ; une tendre mère sur le point de quitter à jamais ses enfans en bas âge ; un fils près d'expirer loin du toit paternel ; c'est un négociant probe, ruiné par des événemens malheureux ; c'est une fille infortunée dont le cœur a pris des engagemens qu'elle ne peut réaliser ; enfin c'est le sage lui-même, aigri par la méchanceté et l'injustice des hommes.

S'il est un instant heureux pour le médecin, si comme le guerrier il a aussi ses triomphes, c'est sans aucun doute dans le moment où il vient arracher au tombeau un père ou une mère tendrement chéris : c'est alors qu'il jouit réellement du fruit de ses travaux, qu'il trouve dans son cœur une douce compensation aux soins pénibles qu'il a prodigués, et que, rempli d'un noble orgueil, il peut se dire : *Et moi aussi je suis utile à mes semblables.* O qu'il est à plaindre celui que ce sentiment n'échauffera jamais ; de combien de jouissances il se privera en fermant son âme aux plus douces sensations que l'homme puisse éprouver ! Cette satisfaction intérieure est notre plus douce récompense ; sans elle, en effet, qui pourrait

nous consoler de l'ingratitude des hommes ? la reconnaissance pour eux est souvent un fardeau : invoqués comme des dieux au milieu du danger, nous sommes souvent oubliés comme eux ; imitons-les alors, et contens du bien que nous aurons fait, payons-nous par son souvenir, soyons les bienfaiteurs des hommes, un titre aussi beau doit nous faire oublier bien des peines.

De la conduite du médecin envers les mourans.

Si le médecin prend un véritable intérêt à la santé de ses malades, sa contenance noble et assurée, son langage doux et affable, feront renaître le courage dans le cœur des malheureux, dont le dernier souffle de vie va s'exhaler. L'homme de l'art ne doit jamais les délaisser tant qu'ils conservent assez de connaissance pour sentir l'abandon de celui dans lequel ils ont placé leur dernier espoir. Le respect dû aux mourans et les lois de l'humanité lui imposent l'obligation de leur cacher le coup terrible qui va les frapper. Un mourant, dit un médecin philosophe, est un être sacré qu'on ne peut voir avec indifférence : ne fuyons pas son agonie, et que l'idée de notre bienfaisance vienne animer encore sa dernière pensée. N'a-t-on pas vu d'ailleurs des malades, dans un état désespéré, être rappelés au jour ? Et qui sait si un mot inconsidéré, un cruel abandon ne refermerait pas la pierre sépulcrale sur celui qui allait échapper au tombeau ? Le médecin doit donc se faire un devoir d'écarter de la mort les horreurs qui l'accompagnent. *Bacon* l'avait recommandé de son temps : ce grand homme regardait l'art de rendre notre fin douce comme le complément de celui qui en retarde l'époque.

Une des obligations les plus onéreuses imposées au médecin, c'est d'annoncer aux parens du malade que celui-ci touche à son heure dernière. Rien de plus dangereux et de plus délicat que de lui faire part à lui-même d'un semblable avis. La religion fait une loi au médecin de préparer le malade à remplir les devoirs qu'elle impose ; mais que de prudence, que d'adresse, que de circonspection pour tromper un infortuné qui regarde comme un arrêt

de mort la présence du ministre de la Divinité ! Il faut le dire cependant, les consolations sublimes et touchantes de la religion plus d'une fois ont rendu le calme à une conscience agitée ; elles ont allégé souvent le poids des maux sous lesquels le corps était affaissé ; mais nous ne pouvons pas taire que, dans quelques circonstances, la mort du malade a été précipitée par l'appareil imposant de la cérémonie et par les sollicitations, quelquefois importunes, d'une piété mal éclairée.

« Le corps, abandonné par le principe de vie, ne devient point la pâture des vers, comme le pensent bien des gens effrayés de l'idée d'être ainsi dévorés après la mort. Ces vers ne se développent que dans les cadavres long-temps exposés à l'air, et sur lesquels les mouches ont pu en déposer le germe. Ensevelis dans la terre, nos corps y subissent diverses transformations, puis s'évaporent en gaz ou principes fugaces et volatils, qui, rendus au réservoir commun et mêlés de nouveau au sein des élémens, éprouvent une succession continuelle de formes et de métamorphoses. C'est ainsi que la matière tourne incessamment dans un cercle sans fin, éternelle en ce sens, qu'il n'est pas donné à la raison humaine de concevoir l'anéantissement d'une seule de ses molécules. »

PROPOSITIONS GÉNÉRALES

DE MÉDECINE.

I.

Tous les phénomènes physiologiques, tous ceux des maladies, peuvent se rapporter, en dernier résultat, aux propriétés vitales diversement modifiées.

La vérité incontestable de cette assertion nous mène à une conséquence non moins certaine pour le traitement des maladies, savoir, que tout moyen curatif n'a pour but que de ramener les propriétés vitales altérées au type qui leur est naturel. Tout moyen qui, dans l'inflammation locale, ne diminue pas la sensibilité augmentée; qui, dans les œdématies, les infiltrations, etc., n'augmente pas cette propriété totalement diminuée; qui, dans les convulsions, ne ramène pas à un degré plus bas la contractilité musculaire, qui ne l'élève pas à un degré plus haut dans la paralysie, manque essentiellement son but : il est contre-indiqué.

II.

Il est de la nature des propriétés vitales de s'épuiser; le temps les use dans le même corps. Exaltées dans le premier âge, restées comme stationnaires dans l'âge adulte, elles s'affaiblissent et deviennent nulles dans les derniers temps.

III.

Tout est tellement lié et enchaîné dans le corps vivant, qu'une partie quelconque ne peut être troublée dans ses fonctions que les autres ne s'en ressentent aussitôt. La plupart des médecins ont connu le *consensus* singulier qui existe entre tous nos organes. Il a lieu dans l'état de santé et dans celui de maladie.

IV.

On n'est pas d'accord sur les moyens des sympathies, c'est-à-dire sur les organes qui lient ensemble deux parties, dont l'une sent et agit lorsque l'autre est affectée; mais, pour être inexplicables, les sympathies n'en jouent pas moins un rôle important dans l'économie des êtres vivans. Ces relations intimes entre des parties éloignées constituent même une des plus remarquables différences de ces êtres comparés aux corps inorganiques. Rien de semblable ne s'observe dans la nature morte et inanimée; tout ne s'y tient que par des liens matériels et palpables. Ici la chaîne est invisible, la connexion évidente, la cause occulte, les effets apparens.

V.

La plupart des médecins considèrent d'une manière trop générale une foule de symptômes qui ne dépendent point, à proprement parler, comme ils le pensent, de la maladie, mais uniquement de l'affection sympathique exercée par l'organe malade sur les organes sains, lesquels, suivant qu'ils sont affectés, produisent différens phénomènes vraiment étrangers à la maladie, qui la compliquent quelquefois, mais n'en font point essentiellement partie. Ils peuvent avoir lieu comme ne pas survenir, la maladie restant la même.

VI.

L'inflammation a pour siége le système capillaire ; pour principe, une altération dans la sensibilité de ce système ; pour effet, l'afflux du sang dans des vaisseaux auxquels il etait étranger, un accroissement consécutif de calorique et de sécrétion perspiratoire, folliculaire ou glandulaire. Donc là où la sensibilité organique est le plus marquée, l'inflammation doit être plus fréquente ; c'est ce qui est en effet. C'est spécialement dans les systèmes cellulaire, séreux, muqueux, dermoïde, qu'on la remarque ; or, les injections fines nous montrent, dans ces systèmes, un réseau capillaire infiniment supérieur à celui des autres.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experimentum periculosum, judicium difficile. Oportet autem non modò se ipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum, et presentes et externa.

II.

In perturbationibus alvi, et vomitibus sponte ortis, si quidem qualia oportet purgari, purgentur, confert, et facilè ferunt : sin minùs, contrà. Sic et vasorum evacuatio, si quidem, qualem fieri decet; fiat, confert, et facilè ferunt : sin minùs, contrà. Respicere igitur oportet et regionem, et tempestatem, et morbos in quibus convenit, aut non.

III.

In gymnasticæ disciplinæ deditis boni habitus ad summum progressi, periculosi, si in extremo steterint : non enim possunt in eodem statu manere neque quiescere. Cùm verò non quiescant, neque ultrà possint in melius proficere, reliquum est ut in deterius ruant. Horum igitur causâ, bonum habitum solvere confert haud cunctanter, quò rursùs nutritionis principium sumat corpus. Neque confidentiæ ad extremum ducendæ : periculosum enim : sed qualis natura fuerit ejus qui perferet, eò usque ducendæ. Sic et evacuationes ad extremum ducentes, periculosæ. Et rursùs refectiones, cùm extremæ fuerint, periculosæ.